

Les familles des zouaves tombés au champ d'honneur, pour la défense du Saint-Père et de la patrie française, seront consolées en parcourant les récits du prêtre qui suivit leurs enfants devant le feu de l'ennemi; les assista à l'heure suprême et recueillit leur dernier soupir et leurs touchants adieux.

Tous les fidèles s'édifieront à cette lecture. A chaque page il y a comme un souffle généreux qui ranime la sainte flamme de l'amour envers l'Eglise, la France et le Vicaire de Jésus-Christ. Les exemples de courage et de vertu donnés par les chevaliers catholiques du dix-neuvième siècle, les admirables sentiments qu'ils manifestèrent en sacrifiant leur vie ne pourront laisser insensible aucun homme de cœur. Les jeunes gens surtout trouveront là de sublimes modèles de foi agissante et d'héroïsme chrétien.

Nous espérons pouvoir annoncer aux camarades, dans notre prochain numéro, les conditions auxquelles ils pourront se procurer un ouvrage d'un si haut intérêt pour nous.

#### VARIÉTÉ.

LA FIN DU MEURTRIER DE MGR AFFRE.—Un des plus grands journaux de Paris, sous ce titre : "La fin d'un meurtrier," nous donne les détails suivants sur la mort du véritable assassin de Mgr. Affre, archevêque de Paris. Ces détails ne peuvent manquer de fixer l'attention de nos lecteurs. Ce sera, pour eux, une consolation de constater que l'assassin de l'Archevêque de Paris n'est pas un français.

Dans un entrefilet de son "Paris au Jour le Jour," notre collaborateur, disait : Le meurtrier qui a tué Mgr. Affre n'est pas tout-à-fait inconnu. Quelques personnes, vivant encore, l'ont connu ; quant à lui, il ne se révélera plus, car il est mort.

Il est mort d'une façon si affreuse et si terrible, que quiconque croit en l'existence d'un être suprême doit voir dans cette mort le doigt de Dieu et le châtement du ciel !

L'Archevêque de Paris a été assassiné le 23 juin 1848, par un misérable du nom de Laforce, belge d'origine. Ce Laforce était un ouvrier ébéniste, habitant le faubourg Saint-Antoine.

Aux journées de juin, il prit un fusil comme beaucoup d'autres, égarés par les promesses illusoire des meneurs de l'époque. Mais plus lâche que les autres, il n'osa pas se porter aux barricades, et se cacha dans le garni de la maison du *Singe vert*.

Des mansardes de cette maison, il tirait sur la place Saint-Antoine sans courir le risque d'être atteint lui-même. C'est de là qu'il visa l'archevêque et l'atteignit d'une balle, qui pénétrant par le flanc droit, alla se loger dans la colonne vertébrale.

Ayant échappé aux poursuites qui furent exercées contre les insurgés, ce dernier rentra dans son ancien atelier et il eut un jour l'audace de se vanter de son crime. "Cette canaille de curé, j'ai eu bientôt fait de le faire taire ....."

Les ouvriers indignés le chassèrent, et, sur un mot d'ordre donné secrètement, il ne put trouver d'ouvrage nulle part.

Il traîna sa misère dans tous les bouges, lorsque, l'année suivante, un vent d'émigration souffla un instant sur la France. On racontait qu'en Californie on ramassait l'or dans les ruisseaux.

Laforce s'embarqua pour l'Amérique, emmenant avec lui son fils, un grand garçon de dix-huit ans.

Sept années se passèrent. En 1866, un soir d'été, un ancien patron de Laforce vit arriver chez lui un homme jeune encore, mais vieilli avant l'âge, grand, sec, au teint bistré, à la taille voûtée, ayant dans le regard quelque chose de l'être affolé de peur ; c'était le fils de Laforce.

Il rentrait en France sans un sou vaillant, pauvre, misérable et seul. Il venait implorer l'aide de l'ancien patron de son père, chez lequel il avait lui-même fait son apprentissage, afin de trouver le moyen de gagner son pain.

Interrogé, il raconta que Laforce, le meurtrier, était mort l'année précédente sur le grand chemin, aux portes de San-Francisco.

Après avoir ramassé quelques lingots d'or aux mines de la Californie, l'assassin de l'Archevêque de Paris avait voulu regagner au port d'embarquement pour rentrer en France. Assailli par une bande de voleurs, il avait été massacré, dépouillé ; son corps était resté sur la route, servant de pâture aux chiens errants.

Le lendemain, son fils qui demeurait à San-Francisco, où il travaillait de son état, allant à la rencontre de son père, avait trouvé le cadavre à moitié dévoré sur le bord de la route.

Le pauvre garçon, bien innocent du crime de son père, fut tellement impressionné à cette terrible vue, que ses cheveux en devinrent blancs instantanément, et que son esprit ébranlé lui montrait sans cesse ce hideux spectacle. — C'est Dieu qui a puni mon père et vengé son archevêque, disait-il avec un air de conviction profonde.

Deux mois après son retour, il entra dans un hôpital. Il a dû y mourir fou.

#### DECES.

Notre bon camarade, M. V. Duconlombier ex sous-officier aux zouaves pontificaux et aux volontaires de l'Ouest, actuellement imprimeur à Lille (France) nous fait part de la perte irréparable qu'il vient d'éprouver en la personne de Dame Pauline-Marie-Joseph Caron<sup>e</sup> son épouse, décédée subitement à Lille, le 11 septembre 1880, dans sa trente-sixième année.

Un *De Profundis*, S. V. P.

#### PRESSE ZOUAVE

*La Fedelta* (Rome) Hebdomadaire, abonnement 10 francs ; se publie à Rome, 18 Piazza di Tor Sanguigna.  
*La Vraie France*, Quotidienne, abon., 40 francs ; se publie à Lille.  
*Le Crusader* (Angleterre) semi-mensuel, abonnement \$2.00, se publie à Londres, 18 Paternoster Row.  
*Journal des Trois-Rivières*, (Canada) Bi-hebdomadaire, abonnement \$3.00 ; se publie à Trois-Rivières, rue St. Antoine.  
*Il Fedele* (Italie) Hebdomadaire, abonnement, 4 lire par année, frais de port en sus ; se publie à Lucques, Via S. Chiara, N. 439.